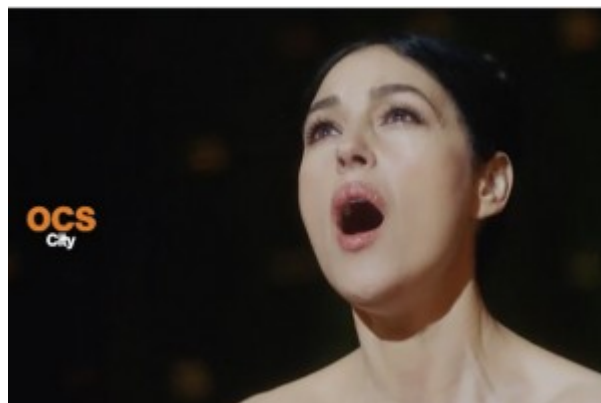


Mozart in the Jungle, saison 3

Télé, série. **Mozart in the Jungle, saison 3**. OCS City, dès le 12 décembre 2016 : Musique classique et dolce vita ! Saison 3 inédite – À partir du 12 décembre 2016 à 20h50, chaque lundi soir, sur **OCS City**. Pour sa troisième saison, l'équipe du Symphonique de New York gagne l'Europe, avec une nouvelle star, – lyrique, **Monica Bellucci** en soprano scarifiée, diva hypnotique et sirène envoûtante, dont le port et l'élégance ne sont pas sans faire référence à Maria Callas, pour laquelle la carrière de la chanteuse et la vie personnelle se sont inextricablement mêlées.



Des States à l'Europe, du Symphonique au lyrique... La fin de la saison 2, avec la tourmente collective consécutive à la grève de l'Orchestre, était marqué par le désarroi de chaque protagoniste : chef désorienté, jeune oboïste, l'instrumentiste héroïne Hailey dont le spectateur a suivi chaque évolution de son intégration dans l'orchestre-, en plein doute, et peut-être créatrice de son propre ensemble... La rédemption pour le jeune maestro latino (**Gaël Garcia Bernal**) pourrait bien revêtir les traits d'Alessandra (**Monica Bellucci**), soprano hier adulée qui recherche justement un chef audacieux, charismatique pour orchestrer son grand retour sur les scènes lyriques européennes... L'actrice italienne offre un portrait sensible et crédible de la cantatrice pleine d'espérance mais aussi à l'égo hypertrophié, capable du pire comme du meilleur, pour elle-même comme pour ceux qui travaillent avec elle. De toute évidence, les scénaristes renouvellent le paysage amoureux et artistique du jeune chef, passant de la naïve et romantique Hailey, à Alessandra, icône hyperféminine et fatale... Là encore, dans la suite de la saison 2, ce qui fait la force de la nouvelle saison de Mozart in the Jungle, c'est le relief de chaque personnage, véritable portrait psychologique souvent délirant, et l'acuité des situations qui révèle chaque ambition... alors dans les 10 nouveaux épisodes, qui manipule qui ?



Mozart in the Jungle, Saison 3 (10 épisodes de 30mn) – Etats-

Unis, 2016 – Diffusion en France en décembre 2016, Inédit – Série créée par Roman Coppola, Jason Schwartzman, Alex Timbers (à partir du livre « Mozart in the Jungle: Sex, Drugs and Classical Music » de Blair Tindall). Compte rendu critique de la saison 3 de Mozart in the Jungle : LIRE ci après notre « Carnet critique ».

MOZART IN THE JUNGLE, Saison 3

A partir du 12 décembre 2016, sur OCS city

Tous les lundis à 20h50, diffusion de deux épisodes

CARNET CRITIQUE

**Que penser du premier épisode
de la série « MOZART in the
Jungle », saison 3 ?**



FINE ANALYSE PSYCHOLOGIQUE ET HUMOUR GRINCANT... A Venise, le jeune chef accueilli par un agent débraillé excité qui lui recommande surtout de le pas coucher avec elle, découvre la soprano vedette (dite « La Fiamma » / la Flamme) dans son palais historique... traversant les salons majestueux sur la mélodie française « Les filles de Cadix » de l'exquis Delibes chanté au Palais Garnier par son hôtesse (version de Victoria de Los Angeles ? on ne pouvait choisir meilleure lecture)... aimantation, séduction, rencontre finalement électrique entre la cantatrice mûre et le jeune maestro : la cougar et son jeune mâle (qui se souvient être tombé amoureux de sa voix immédiatement après avoir écouté sa Tosca phénoménale). Pour la diva faussement simple, qui joue les sirènes séductrices auprès de ce jeune homme désirable plutôt idéalement testostéroné, il s'agit de revenir sur la scène lyrique ; du côté du maestro invité, l'admiration pour la cantatrice se mêle à une excitation croissante... à la curiosité succède un trouble d'ordre de plus en plus sexuel... cela est très bien saisi par les scénaristes, et subtilement insinué

tout au long de ce premier épisode. La diva lui fait la cuisine : meilleur moyen pour séduire et convaincre : c'est si juste. Les deux ont une revanche à prendre : elle, reconquérir l'art vocal et passionner le public ; lui, remagnétiser un orchestre, transmettre le feu et le sang, surtout après la débandade vécue à New York avec les musiciens ingrats du Philharmonique.

Puis tout tourne non au vinaigre mais dans la passion exacerbée : la diva étant une folle dingue, à la sensibilité épidermique, pleurant, s'exaltant, exigeant dans un murmure de louve blessée..., exige davantage s'il veut diriger à ses côtés. Dès le début, on sent que cette nouvelle saison nous tiendra en haleine par la fine galerie d'égos susceptibles, extrémistes, parfois grandguignolesques, tellement réaliste.

**LE PREMIER EPISODE DE LA
SAISON 3 de « MOZART in the
JUNGLE » confirme la réussite
et la justesse des
scénaristes : entre délire
parodique et fragilité à
fleur de peau, les épisodes**

entretiennent un habile dosage qui rend chaque protagoniste, plutôt attachant.



SATIRE ET VERITÉ... La satire et la parodie vont aussi bon train et la scène où Hailey imite en le caricaturant le chef de leur ensemble (Andrew Walsh Ensemble) qui doit jouer justement dans un festival à Venise, est plutôt hilarante... Ce qui débouche à

nouveau sur une confrontation de narcissismes exacerbée. Tout cela est l'aboutissement de séances d'observation très précise, témoignages d'expériences réelles qui viennent évidemment du roman originel dont est issue les épisodes de la série : « Sex, Drugs and Classical Music » de Blair Tindall. La musique est toujours très présente dans chaque séquence (le Fauré pour violoncelle joué par l'ensemble où joue Hailey)... ce qui rétablit régulièrement malgré les situations grinçantes, le quotidien de chacun : servir coûte que coûte la sainte musique. Soit ce qui les unit malgré leurs affrontements.

Venise et ses scènes clichés pour touristes négligents (gondoles, prises de vues des monuments le plus connus de la Sérénissime...) cultive ce factice illusoire de la série, où chacun n'écoute personne, mais toujours et exclusivement son égo blessé, outragé, défié... Les avatars du jeune maestros dans les rues de la Città, où paraît le jeune garçon baroque emperruqué, à la façon du Don Giovanni de Losey mais

évidemment en plus léger, est très habilement troussé ; il introduit une autre dimension dans la narration, c'est à dire le jaillissement du poétique dans un agrégat de cynisme délirant : c'est alors une immersion simultanée dans une Venise « historique », où jaillit le gemme fragile, délicat, diamantin de la diva maladive... qui semble comme Antonia des Contes d'Hoffmann, se consumer littéralement quand elle chante. Elle veut chanter puis ne veut plus, s'affirme comme une lionne puis s'efface évanescence... De plus en plus proche du jeune maestro RODRIGO, ALESSANDRA avoue s'être réfugiée après un incident survenu dans sa carrière lyrique, dans un monastère à Venise, une retraite comme nonne... Le jeu de cache cache qu'impose la cantatrice au jeune maestro dont elle entend éprouver la résistance et l'affection déclarée, rétablit aussi la vérité de l'humain, cette fenêtre ouverte sur l'âme, qui confère à la série sa sincérité voire sa profondeur... , aux côtés des scènes plus émoustillantes et sexy (quand par exemple Hailey drague pour le seul garçon de son ensemble, un jeune danseur belge devant l'Arsenal de Venise)... Tout cela est bien dosé et assure à la narration sa richesse émotionnelle, ses contrastes parfois lumineux ; révélant la part d'intimité réelle comme le masque défensif des héros qui se succèdent, y compris chez les musiciens, qui se shootent à la musique et ont comme depuis le début de la série, une libido totalement libérée.



Au Conservatoire (réel) de Venise (la production a choisi de filmer dans les lieux réels) où a été tourné la scène des répétitions avec la diva Alessandra, le propos est tout aussi juste : premiers accrocs sur le choix des pièces jouées pour leur récital à venir. Il lui suggère de chanter les auteurs contemporains, des airs pour mezzos... osant défier l'artiste qui s'en trouve piquée mais stimulée, – osant défier aussi l'agent de la soprano, toujours hystérique et agité, croyant mieux qu'elle, défendre les intérêts de sa poule aux oeufs d'or...

Dans la dernière scène de cet épisode 1, le concert du Walsh Ensemble à San Rocco (sous le plafond noir, enténébré des lumineux Tintoret), auquel se joint Hailey in extremis, est celui d'une crise personnelle pour l'hautboïste ; une catastrophe où la musicienne se lève en plein solo du chef violoncelliste, est virée par ce dernier,.. C'est un crétin finalement gaussé par la diva et le maestro venus assistés à la performance. Les 3 (le Maestro, la diva et la jeune

hautboiste) finissent la soirée ensemble sans qu'il soit précisé ce qu'ils font ensuite... De sorte que Venise revêt les apparences d'un labyrinthe psychique où chacun faisant l'expérience de ses propres limites, pourrait ainsi se révéler à lui-même. Et si le vrai personnage central était la ville et ses ruelles étroites ? Le ton est plus intimiste, le scénario semble fouillé davantage la psyché insatisfaite de chacun. Comment tout cela va-t-il s'exprimer et se cristalliser ? On en redemande. A suivre sur CLASSIQUENEWS.COM

France 2 diffuse Les Puritains de Bellini

France 2. Bellini : Les Puritains, jeudi 29 décembre 2016, 1h05. Les Puritains sont la dernière offrande lyrique du compositeur sicilien, **Vincenzo Bellini**, grand invité de Rossini, pour la scène parisienne, alors qu'il



séjournait dans la maison mise à sa disposition à Puteaux (le site originel n'existe plus, sauf le nom de la rue qui indique son emplacement, « rue Bellini ») : c'est d'ailleurs là qu'il mourra, laissant le milieu musical orphelin de son génie incontesté et inégalé dans l'art du bel canto : rappelons que le bel canto est une technique vocale perfectionnée par Bellini dans ses opéras où le chanteur, technicien virtuose,

doté d'une voix puissante et timbrée, est capable d'articuler avec finesse et souplesse toutes les nuances du texte ([VOIR notre reportage le Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini, pour comprendre les enjeux esthétiques de cet art vocal](#)). Aujourd'hui rares sont les distributions capables de réunir quatre grandes voix, assez affûtées, souples et articulées pour relever les défis de l'art vocal romantique en question... De fait pour la création, quatre vedettes célèbres purent sur la scène du Théâtre Italien à Paris incarner les personnages principaux : la célèbre Grisi (créatrice du rôle d'Adalgisa dans Norma, alors interprété par Giudita Pasta), le ténor Rubini, Tamburini et Lablache. Dans l'Angleterre baroque du XVIII^e, deux familles se déchirent (Puritains contre Royalistes), et point culminant de l'action, la folie de l'héroïne, Elvira, (comme dans Lucia di Lammermoor de Donizetti), amoureuse trahie, sacrifiée qui paraît folle en une mélodie d'une éloquence suspendue alors inédite (au début du deuxième acte « Qui la voce sua soave... Vieni diletto », soit la lente destruction psychique d'une jeune amoureuse broyée



par la machinesociale qui tue toute idée d'un bonheur individuel s'il contredit la loi sociale et politique). En 1835, le tout Paris expire et s'enflamme pour les cantilènes, berceuses, romances crépusculaires et extatiques des Puritains, – admiratif d'un talent éblouissant fauché trop tôt; en premier lieu Chopin qui en déduit pour le piano, de nombreuses mélodies parmi ses plus sublimes.

JEUNES CHANTEURS ENGAGES, PERFECTIBLES. Pour cette nouvelle production, l'Opéra de Paris fait appel au talent de Laurent Pelly pour la mise en scène (un univers historique épuré, évoquant le lieu clos d'un enfermement, celui d'Elvira, mise à mort, lentement, pendant presque 3h de drame, surtout intérieur) et réunit une distribution cohérente sous la direction musicale de Michele Mariotti. **Maria Agresta** faisait à l'hiver 2013, ses débuts dans le rôle Bellinien à Paris. Puissance d'un chant présent qui cependant offre une technique

coloratoure bellinienne encore perfectible (imprécision des trilles et vocalises notamment). Mêmes qualités et limites pour **l'Arturo du ténor Dmitri Korchak** : beau timbre là aussi et engagement scénique mais technique et chant parfois instable (aigus tendus en manque de souplesse). Encore jeunes, les deux tempéraments devront reparaître ici dans les mêmes rôles pour mesurer les progrès belliniens acquis... entre temps, ils auront pu apprendre et se perfectionner auprès de leur aîné, **Michele Pertusi**, d'une longévité subtile, dramatiquement aboutie dans le rôle de Giorgio...

Distribution :

Les Puritains / I Puritani de Vincenzo Bellini
Melodramma serio en trois parties (1835)
Livret de Carlo Pepoli

Direction musicale: **Michele Mariotti**
Mise en scène et costumes: Laurent Pelly
Décors: Chantal Thomas
Lumières: Joël Adam
Chef du chœur: Patrick Marie Aubert

Elvira: **Maria Agresta**
Lord Arturo Talbot: **Dmitry Korchak**
Sir Riccardo Forth: Mariusz Kwiecien
Sir Giorgio: **Michele Pertusi**
Sir Bruno Roberton: Luca Lombardo
Enrichetta di Francia: Andreea Soare
Lord Gualtiero Valton: Wojtek Smilek

Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Paris
Enregistré en décembre 2013 à l'Opéra National de Paris
(Bastille)

Durée : 2h40mn
Année 2013

Réalisation : François Roussillon

France 2. Bellini : Les Puritains (Opéra Bastille, 2013).
Jeudi 29 décembre 2016, 1h05.

LIRE AUSSI notre [dossier spécial sur l'opéra Les Puritains de Bellini, l'opéra romantique italien à Paris...](#)

LIRE AUSSI notre [compte rendu de la production des Puritains de Bellini à l'Opéra Bastille à Paris avec Maria Agresta \(novembre 2013\)](#)

[VOIR notre reportage le Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini, pour comprendre les enjeux esthétiques de cet art vocal\)](#)

Concert des jeunes Victoires de la musique aux Invalides



RADIO CLASSIQUE, jeudi 1er décembre 2016, 20h. Concert des **Victoires de la Musique Classique**, en une soirée prestigieuse en direct des Invalides, les lauréats révélations des Victoires de la musique classique 2016 offrent un récital exceptionnel, chacun dans sa catégorie : chant (soprano, ténor, baryton), violon, alto, trompette. Ici la jeunesse n'empêche pas le talent voire déjà, l'accomplissement ... ainsi que le démontre deux jeunes voix parmi les artistes en vedette ce soir, et que classiquenews a déjà eu l'occasion de distinguer : voyez la mezzo-soprano agile, espiègle, d'un tempérament colorature taillé pour chanter Rossini – ce qu'elle a déjà réalisé : **Elsa Dreisig**, sémillante et palpitante Rosina dans la production du



Barbier de Séville produit par l'Opéra de Clermont-Ferrand lequel l'avait préalablement sélectionné lors de son 24^e Concours 2015. [VOIR notre reportage vidéo exclusif sur le Concours international de chant de Clermont-Ferrand, comprenant un entretien avec la jeune Elsa Dreisig, grande gagnante de la compétition française qui s'est déroulée en février 2015.](#) Après Clermont-Ferrand, Elsa Dreisig a remporté consécration mondiale, le [Premier Prix du Concours Operalia créé par Placido Domingo en juillet 2016.](#) Puis c'est le baryton **Guillaume Andrieux** auquel à Tourcoing, Jean-Claude Malgoire donnait sa chance [pour le rôle titre de Aben Hamet \(mars 2014\), opéra révélé du très académique Théodore Dubois d'après Chateaubriand \(Les Abencérages\), puis pour le rôle de Pelléas dans Pelléas et Mélisande de Debussy également à Tourcoing aux côtés de la Mélisande de Sabine Devielhe \(avril 2015\)...](#) Ce soir les deux jeunes chanteurs français affirmeront encore leur très beaux et convaincants tempéraments.



Elsa Dreisig

Mezzo-soprano, 23 ans (France) - Lauréate 2015 : rôle de Rosina du Barbier de Séville de Rossini

RÉVÉLATIONS VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2016

Paris, Cathédrale Saint-Louis des Invalides
Jeudi 1er décembre 2016, 20h – [réservez votre place](#)

Distribution :

Elsa Dreisig, soprano

Jérémy Duffau, ténor

Guillaume Andrieux, baryton

Camille Berthollet, violon

Adrien Boisseau, alto

Lucienne Renaudin-Vary, trompette

Au programme :

Florilège d'œuvres de Mozart, Donizetti, Rossini...

La soirée aux Invalides réunit les jeunes artistes nommés ou sacrés Révélations de l'année 2016 par les Victoires de la Musique Classique. Les voix, les cordes et les vents sont donc

à l'honneur avec ces interprètes sélectionnés en raison de leur talent précoce et déjà affirmé.

Dans les Coulisses de La Monnaie



Télé. ARTE, dimanche 4 décembre 2016. Dans les coulisses de La Monnaie (23h55). Pendant deux saisons artistiques, une caméra a filmé le travail de préparation avant chaque production lyrique : répétitions piano, avec les chœurs, puis

directions d'acteurs des solistes pilotés par le metteur en scène, ... ; installation des décors, réglages et adaptation techniques, conception et réalisation des costumes, essayages, dernières retouches, ... , sans omettre au préalable, discussions budgétaires et échafaudage des plans : soit une armée de l'ombre, fourmis efficaces, invisibles et pourtant nécessaires.

Celles et ceux qui font

l'opéra et enchantent la scène lyrique : coulisses enchantresses

arte L'Opéra bruxellois La Monnaie dévoile tous les corps de métiers qui permettent au spectateur d'applaudir in fine un spectacle qui aura demandé des heures de travail préalable, combien de réunions de discussions et de réflexion au sein de l'équipe artistique, elle-même avec l'administration du théâtre bruxellois... Le sujet est ambitieux, et la réalisation, vivante, et richement illustrée. Dommage que même sur une chaîne culturelle, un documentaire de cette valeur, sur un sujet si passionnant soit diffusé aussi tard...

En 1h30, le film met en lumière ces « enchanteurs » de l'ombre qui rendent possible le rêve et la magie, à défaut : l'illusion du théâtre lyrique, de se réaliser le temps d'une production. A travers les multiples séquences de travail, se précisent toutes les étapes préliminaires d'un spectacle, avant sa représentation, les surprises et les déceptions, le jaillissement imprévu d'instant de grâce aussi d'un genre qui malgré la fonte des budgets de la culture, demeure vivace, souvent très engagé voire ancré dans l'actualité contemporaine par les visions et la conception du spectacle ainsi présenté. Le réalisateur double son récit d'une narration historique, permettant de repreciser les enjeux d'une forme musicale et théâtrale captivante depuis ses origines à Florence au début du XVIIème siècle. Commentaire dit par José Van dam. Incontournable.

LEON BAKST, magicien des arts de la scène

PARIS. Exposition Léon BAKST (1866-1924), jusqu'au 5 mars 2017. Lev Samoïlovitch Rosenberg, dit « Léon Bakst » (Леон Николаевич Бакст) est né en 1866, soit en coeur de la période fastueuse et flamboyante du Second Empire en France. Son grand père témoin direct à Paris des splendeurs (et décadences) de l'époque impériale, transmettra à Léon, ce goût du raffinement français pour l'exotisme éclectique et l'harmonie rêvée finalement néo grec. Soit l'alliance inédite que développera le plasticien dans son oeuvre à venir, en particulier pour les Ballets Russes dans les années 1910... Bakst fut peintre, décorateur, costumier. Né russe, Bakst utilise le nom de famille de sa grand-mère, Bakster (Baxter). Affirmation identitaire plutôt clairement occidentale que pourrait contredire sa naissance à l'Est. Il suit d'abord les cours de l'Académie impériale des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, puis rejoint Paris, enfin retourne en Russie en devenant peintre de cour. Ses premiers décors pour le théâtre remontent à 1900, pour le Palais de l'Ermitage, puis les Palais Impériaux. A



partir de 1906, fixé désormais à Paris, il affirme un style puissant, sensuel voire érotique, surtout éclectique, entre archaïsme néo grec et orientalisme fabuleux inspiré par le Siam... (Illustration : autoportrait de Bakst en 1893).

L'INVENTEUR DU BALLET ECLECTIQUE ET MODERNE...



De la Grèce archaïque aux fastes d'Extrême Orient. Bakst devient décorateur et costumier pour la compagnie des Ballets russes que Diaghilev vient de fonder avec le triomphe que l'on sait : véritable œuvre révolutionnaire pour les arts de la scène, Diaghilev présente à Paris et aussi Monte-Carlo, une série de ballets à l'esthétique nouvelle, qui fusionne avec génie, chorégraphie, dramaturgie, décors et mise en scène. Il réalise les décors de Cléopâtre (1909), premier ballet de Diaghilev puis fournit le matériel visuel de Schéhérazade et Carnaval (1910), Le Spectre de la rose et Narcisse (1911) Deux Bacchantes, surtout **Prélude à l'Après-midi d'un faune** et Daphnis et Chloé (1912, musique de Debussy), enfin Les Papillons (1914). C'est donc à l'époque du Sacre du printemps de Stravinsky et Nijinsky, une période d'expérimentation qui réforme de fond en comble la conception des arts de la scène.



En 1919, Bakst s'installe définitivement à Paris. La production londonienne de La Belle au bois dormant de Piotr Ilitch Tchaïkovski, réélaborée en 1921, marque là encore le rayonnement européen du style « Bakst », écriture synthétique entre Orient et Occident, qui mêle avec un sens inouï de la ligne et de la couleur, l'harmonie des proportions du génie grec et la ligne serpentine, sensuelle

légée par les artistes d'Extrême-Orient. L'œuvre de Bakst s'inscrit aussi à l'époque des empires coloniaux où la Métropole se nourrit des idiomes exotiques pour redéfinir son esthétique officielle, qui se rêve universelle parce qu'impérialiste. Bakst en poète et génie de la forme, a su en exprimer la richesse des tendances et des multiples sources.

Exposition événement à la bibliothèque-musée de l'Opéra Garnier à Paris : « [Bakst, des ballets russes à la haute couture](#) », du 22 novembre 2016 au 5 mars 2017.

Bakst a travaillé pour les Ballets Russes de Diaghilev, pour l'Opéra de Paris (*Shéhérazade*, *Le Spectre de la rose*, *L'Après-midi d'un faune*, *Daphnis et Chloé*...) à l'époque de son directeur audacieux et moderne; Jacques Rouché. Pour les 150 ans du plasticien inspiré, l'Opéra de Paris et la BNF, à travers la programmation de la Bibliothèque-musée du Palais Garnier fusionnent leurs forces, et proposent jusqu'au 5 mars 2017, une rétrospective événement dédiée au génie esthétique de Léon Bakst, maître de Chagall, admiré de Proust, Cocteau et plus proche de nous de Karl Lagerfeld...



CATALOGUE. Pour l'occasion, l'éditeur **Albin Michel** coédite un **somptueux catalogue** qui révèle par l'image et le texte l'éclectisme heureux, flamboyant, érotique de Bakst, plasticien né russe, mais porteur d'une synthèse étonnante

nette Grâce antique et sensualité extrême-orientale... Compte rendu critique à venir sur CLASSIQUENEWS – 192 pages.

Les Vêpres solennelles de Mozart (1779)



France Musique. Dimanche 25 décembre 2016, 16h. Mozart: Les Vêpres d'un Confesseur K 339. GRÂCE SOLENNELLE DE MOZART A SALZBOURG. Mozart à Salzbourg a 24 ans quand il compose Les Vêpres Solennelles d'un Confesseur, représentées le 30 septembre 1780, le jour de la saint-Jérôme, fête de son patron le prince-archevêque Colloredo.

Après une tournée éprouvante à Mannheim, à Paris (où meurt sa mère en juillet 1779), Wolfgang doit revenir dans la cité où il est né et qui l'étouffe. Devenu cependant organiste de la Cour salzbourgeoise, le compositeur écrit plusieurs chefs d'oeuvre sacrés dont la Messe du Couronnement et les Vêpres d'un confesseur, ultime cycle liturgique pour Salzbourg car la rupture avec son employeur est imminente. La solennité de la partition renvoie à son instrumentation spécifique (raffinée) et le confesseur dont il est question rappelle la nature du saint fêté : Jérôme, figure non martyr, qui a « confessé », c'est à dire proclamé sa foi. Le sujet est donc déclaratif, affirmant haut et fort, de façon solennelle (et majestueuse), l'acte de foi de Jérôme. En ut majeur, l'œuvre comprend 5

psaumes, conclut par un Magnificat. L'écriture alterne stile antico et stile moderno; selon le caractère de chaque texte. Mozart y exprime tout à tour, la puissance divine (processionnel Dixit Dominus, noté allegro : chant de victoire du très fervent et conquérant David : ... » que je fasse de tes ennemis ton marchepied ».), les louanges au Seigneur (Confiteor, chœur et solistes dans la partie centrale sur une forme sonate), la jubilation (Beatus dir, allegro), la gloire divine chantée par les enfants en chœurs (fugue dramatique : Laudate pueri, débutant par un canon et conçu comme un épisode austère en style antichoc, mais fugato expressif dans le style de Bach et de Handel) ; enfin l'adoration pour Dieu (Laudate Dominum / Louez l'Eternel..., sublime arioso de la soprano, de caractère enchanteur et suspendu, en forme de sicilienne pastorale) ; enfin la conclusion par le Magnificat traditionnel : la majesté triomphante de la divinité de compassion et de pardon, soit Marie, célébrée dans sa grâce miséricordieuse et humaine s'affirme (trompettes et timbales du dernier Magnificat / Mon âme exalte le Seigneur). A l'évocation du David, d'une juvénile ardeur, le cycle ajoute les couleurs finales du pardon et de la justice (le Seigneur disperse les orgueilleux, a renversé les puissants et élevé les faibles, a nourri les affamés et appauvrit les riches). Mozart soigne la diversité des effectifs, et des formes musicales, selon les images du texte et pour vaincre l'effet de monotonie du cadre officiel. Prolongeant la réussite de la Messe du Couronnement qui précède (juillet 1779), Les Vêpres d'un confesseur illustrent la maîtrise première du compositeur, capable de renouveler l'esthétique plus que conservatrice de son employeur détesté, Colorado. Après ses Vêpres solennelles, Mozart outré par les humiliations répétées fournies à son encontre par le prince-archevêque, donne congé à celui qui ne comprenait rien à sa musique. Et Salzbourg perd ainsi à la faveur de Vienne, le génie musical de son époque.



France Musique. Dimanche 25 décembre 2016, 16h. Les Vêpres d'un Confesseur K 339 de Mozart. La Tribune des critiques de disques. Quelle est la meilleure version enregistrée ?

Le Beau Danube Bleu décrypté, raconté

TÉLÉ, Arte. Le Beau Danube Bleu de Johann Strauss II, dimanche 25 décembre 2016, 16h20. Le Beau Danube bleu composé en 1867 par Johann Strauss II (1825 – 1899) clôt chaque année le concert du Nouvel An à Vienne : apothéose de la grand messe médiatique la plus regardée au monde sur les télévisions du monde entier. La nostalgie élégantissime du Viennois génial cultive toujours ce parfum



irrésistible entre tendresse exquise, enivrement rythmique, raffinement instrumental et bien sûr, séduction mélodique... Retour sur la genèse d'une valse au succès planétaire ainsi que les circonstances qui l'ont rendue célèbre. « *Un message d'espoir, d'amitié et de paix* », c'est ainsi que Johann Strauss venant jouer sa musique à Paris, tout juste baptisée « Ville Lumière », résuma à l'Empereur Napoléon III l'esprit qui animait sa valse Le Beau Danube bleu. Car en génie poétique accompli, Johann Strauss sait exprimer l'irrésistible flux liquide de son sujet, le souffle et la magie d'une partition très inspirée tout au long de son développement musical.

Au-delà de son succès musical, Le Beau Danube entre de plein pied dans l'Histoire. Après la défaite de l'Autriche à Könitzgratz en 1866 face à la puissance montante de la nouvelle Allemagne d'Otto Von Bismarck, le Beau Danube Bleu contribue à la consolation des Viennois avant d'accompagner les premiers pas diplomatiques entre la France de Napoléon III et l'Autriche de François-Joseph de Habsbourg. Devenu symbole de paix, ce chef d'oeuvre accompagna pourtant le Vieux-Continent dans ses déchirements, de la guerre franco-allemande en 1870 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.



Le film évoque tout autant la vie de son compositeur, Johann Strauss fils, génie musical viennois qui fut au 19ème siècle, avec son père et ses frères (Josef, Eduard), à la tête d'une véritable industrie musicale. La rivalité entre le

père Johann Strauss I et son fils Johann Strauss II est l'un des fils conducteurs du film, illustrée notamment grâce à des extraits du « Chant du Danube », premier film parlant réalisé par Alfred Hitchcock en 1934.

Johann Strauss fut le seul à faire de ses valse des oeuvres musicales symphoniques sur lesquelles les viennois, très friands de bals, ne cessèrent de danser, de s'abandonner, de s'enivrer par leur propre proclamation culturelle : la valse de Strauss étant pour Vienne, ce que serait l'accordéon pour Paris : une image peut-être caricaturale mais juste. Polkas, valse, marches... font de Strauss aujourd'hui, par le raffinement de l'orchestration et le génie de mélodies ce « roi de la valse » qui rendait jaloux jusqu'à Offenbach. Son opéra La Chauve souris, « Die Fledermaus » reste un pilier du répertoire : critique sociale et aussi comédie déjantée d'une force de séduction inégalée. De facto, en cultivant ses dons pour les danse, Johann Strauss II participa involontairement à l'une des premières révolutions sexuelles en Europe grâce au

contact prolongé des corps qu'impose sa chorégraphie destinée au couple.

Intervenants

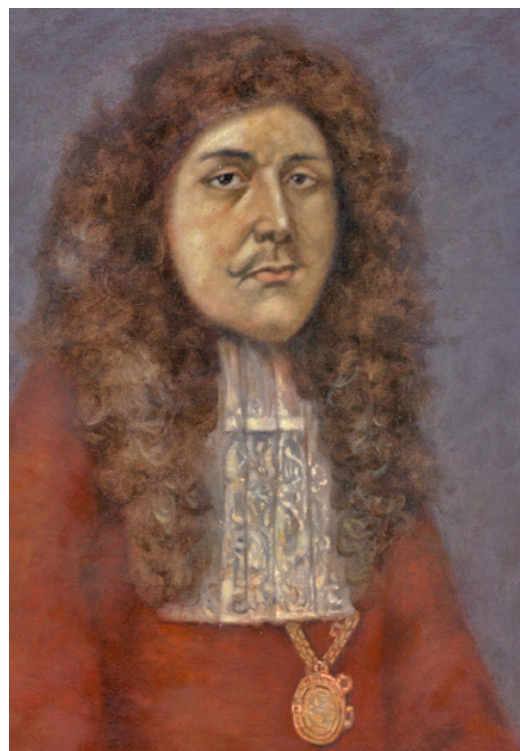
Franz-Welser-Möst, Chef d'orchestre, directeur musical de l'opéra de Vienne et de Cleveland, Christophe Wagner-Treikwitz, historien, musicologue et spécialiste de la valse Christine Mondon, historienne, spécialiste de Vienne. Patrick Souillot Chef d'orchestre & directeur musical de l'orchestre symphonique universitaire de Grenoble.

Arte. Le Beau Danube Bleu de Johann Strauss II,  dimanche 25 décembre 2016, 16h20. Documentaire.

Découvrir une œuvre : le beau Danube bleu (An der schönen blauen Donau), op. 314. Réalisation : Pierre-Henri Salfati /Production : La Compagnie des Phares et Balises , ARTE France.

Vaklav Luks dirige la Missa salisburgensis de Biber

France Musique. Mardi 1er novembre 2016, 20h. Václav Luks dirige la Missa Salisburgensis de Biber à la Chapelle Royale de Versailles en septembre 2016. Après le succès de cette production présentée au festival de Salzbourg en juillet 2016, Václav Luks revient avec le Collegium 1704 à Versailles en réunissant Biber et Monteverdi, deux auteurs baroques que la démesure et la polychoralité n'effraient pas ! Il est vrai que **la Messe de Biber** a été spécifiquement conçue pour l'espace du Dom à Salzbourg,



cathédrale permettant sur le modèle de San Marco à Venise, le déploiement concertant de plusieurs groupes d'instrumentistes et de chanteurs depuis les tribunes placées à chaque pilier de la coupole centrale. Mozart y fut baptisé et jouait même à l'orgue du pilier. Ainsi la « Missa Salisburgensis » à 54 voix de 1682 (déjà ressuscitée par Jordi Savall ; puis abordée aussi par McCreesh...) impose la maestria chorale et musicale du premier compositeur baroque à Salzbourg avant Mozart, Biber. Au fait de son immense renommée, le musicien sera nommé en 1684 Kapellmeister de la Cour de Salzbourg (à la mort de Hofer), et même anobli par l'Empereur mélomane Leopold Ier en 1690. La force de l'écriture réside dans son souffle colossale, expression d'une ferveur lumineuse et démonstrative, mais qui ne sacrifie rien à l'intériorité voire à la pudeur de certains passages. L'écriture s'y fait virtuosité à la gloire de Dieu (et le grand chœur de trompettes, cornets et sacqueboutes revissant les splendeurs Renaissance d'un Gabrielli à Venise, disent la gloire de l'Archevêché de Salzbourg qui fêtait alors en 1682, son jubilé, soit les 1100 ans de la création de la ville par Saint-Rupert) : contrepoint et fugue maîtrisés ; en un geste architectural qui comme la cathédrale de Salzbourg, allie

majesté et ciselure ; élan et détail ; apothéose et piété individuelle (sublimes vertiges chromatiques du Gloria sur les textes du Misere nobis). Tout le défi qui se dresse aux interprètes est d'allier solennité, ambition des effectifs et profondeur de l'intention, ferveur et concentration de l'incarnation.

Fin XVII^e, Salzbourg se dresse telle une Rome de l'Est, indomptable place forte de la Chrétienté triomphante.



**France Musique. Mardi 1er novembre 2016, 20h. BIBER :
Missa Salisburgensis, 1682. Václav Luks dirige la
Missa Salisburgensis de Biber à la Chapelle Royale de
Versailles en septembre 2016. Concert enregistré le 25
septembre 2016 à La Chapelle Royale de Versailles.**

Claudio Monteverdi (1567-1643)

Selva Morale e Spirituale pour Saint-Marc de Venise

Heinrich Ignaz Franz Biber (1644-1704)

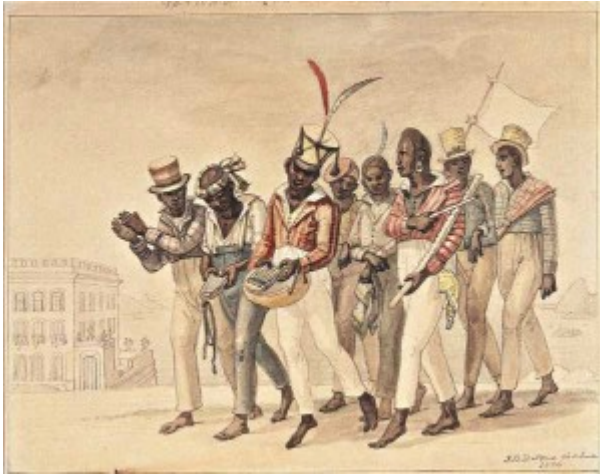
Missa Salisburgensis à 54 voix, 1682, pour la Cathédrale
Saint-Rupert de Salzbourg (Dom).

Collegium Vocale 1704

Collegium 1704 □ Václav Luks, Direction

EXPOSITIONS. PARIS, « Jean-Baptiste Debret, l'Atelier tropical », Maison de

l'Amérique Latine, 20 octobre – 20 décembre 2016



EXPOSITIONS. PARIS, l'Atelier tropical, Maison de l'Amérique Latine, 19 octobre – 20 décembre 2016. LES ROMANTIQUES FRANÇAIS AU BRÉSIL... Fait unique dans l'histoire du Brésil, encore jeune royaume, bientôt Empire indépendant (émancipé du Portugal), à partir de 1822, une colonie d'artistes français

débarquent à Rio de Janeiro en octobre 1816 : c'est la Mission Française au Brésil. Leurs travaux in loco allaient produire l'un des témoignages les plus complets et vivants du Brésil romantique, à la charnière de son évolution politique entre monarchie et empire. A l'occasion du Bicentenaire de la Mission Française au Brésil en 2016, la Maison d'Amérique Latine propose une exposition qui complète astucieusement celle présentée simultanément à la Pinacothèque de Rio de Janeiro. Un artiste se distingue du lot d'expatriés : Jean-Baptiste Debret dont les riches dessins, peintures et aquarelles expriment l'émerveillement des Européens débarquant au Nouveau Monde, comme les singularités d'une société outre-Atlantique où l'esclavage est ordinaire, structurant un monde hiérarchisé aux rituels et modes certes métissés, mais archaïques. Le regard de Debret est tout autant fasciné et allusivement politique. Partisan de l'Empire napoléonien, il a dû quitter l'Europe à la chute de Napoléon Ier, et trouve ainsi en 1816, à Rio, la source d'un nouveau départ. C'est à partir de son œuvre dont Le voyage pittoresque et historique demeure l'apport le plus important, que le visiteur (re)découvre à la suite des Français au Brésil, les spécificités d'une société unique, comme la beauté (encore si peu

préservée) de la nature brésilienne : paysage, jungle, sites naturels, faune et flore... images encore perceptibles d'un monde exubérant, d'essence paradisiaque.

A l'occasion du Bicentenaire de la Mission Française au Brésil, la Maison de l'Amérique Latine à Paris présente une exposition passionnante dédiée à l'émergence du Brésil indépendant...

Jean-Louis Debrot : l'Atelier Tropical

L'EXPOSITION. Enfant de la Révolution, le peintre **Jean-Baptiste Debret (1768- 1848)** dirige à Paris l'atelier du célèbre Jacques-Louis David avant de s'exiler au Brésil à la chute de Napoléon en octobre 1816 : il a 48 ans. Debrot rejoint alors la « Mission française », groupe d'artistes invités à créer une Académie des beaux-arts à Rio de Janeiro, capitale du nouveau royaume. Debret participe activement à l'action de savants et d'artistes qui s'implantent au Brésil, colonie exploitée par le Portugal, et vaste territoire désormais ouvert aux étrangers, après deux siècles d'isolement colonial.



Durant ce long séjour (soit plus de 15 années, de 1815 à 1831) Jean-Baptiste Debrot devient un témoin privilégié de la vie quotidienne des Brésiliens de toute classe. En marge de son travail académique et de son emploi comme peintre de la cour,

il produit plusieurs centaines de dessins et d'aquarelles révélant les singularités et la richesse d'une société inconnue, de caractère exotique. De retour en France, il publie un ouvrage relatant son expérience, illustré de 152 planches lithographiques tirées de ses aquarelles : « Voyage pittoresque et historique au Brésil » (chez l'éditeur Firmin Didot, 1834-1839). Oublié pendant un siècle, puis traduit en portugais en 1940, l'ouvrage, exceptionnelle somme autant esthétique que documentaire, est devenu pour le Brésil une source iconographique, historique et littéraire fondatrice, d'autant plus emblématique qu'elle est contemporaine de la naissance de la Nation brésilienne.

Le Voyage pittoresque et historique de Jean-Baptiste Debrot vient de connaître, sous la direction éditoriale de Jacques Leenhardt, sa deuxième édition française (Imprimerie Nationale 2014) après bientôt deux siècles, ainsi qu'une nouvelle édition brésilienne (Imprensa Oficial do Estado de São Paulo, 2016).

Peintre et mémorialiste, Jean-Baptiste Debret n'est pas ce voyageur occasionnel séduit par l'exotisme de l'ancienne colonie portugaise. Son œuvre est celle d'un ethnologue, à la compréhension intuitive et juste qui vécut à Rio de Janeiro quinze années, y travailla, participant étroitement à la vie locale. C'est en ethnologue et sociologue qu'il témoigne : vie urbaine et quotidienne des colonisateurs portugais, domination des Indiens, et plus particulièrement celle des esclaves, qui constituaient à l'époque la principale masse exploitée, laborieuse.

Debrot se fait aussi historien représentant et analysant la naissance d'une Nation, en accord avec la sensibilité politique qu'il avait acquise durant la Révolution de 1789. Sa plume et ses dessins sont précis, parfois ironiques, souvent dénonciateurs. Le regard est loin de se cantonner à une vague évocation fantasmatique sur un « occidentalisme » (comme on dit « orientalisme »), fade et décoratif.

Du 20 octobre au 20 décembre 2016, la Maison de l'Amérique latine expose un ensemble exceptionnel de 74 aquarelles originales de Jean-Baptiste Debret, provenant des collections du Musée Castro Maya de Rio de Janeiro, ainsi qu'un carnet de croquis, prêté par la BNF. L'exposition offre également plusieurs repères permettant d'apprécier le vaste développement intellectuel et artistique qui entoure la « Mission française », avec Ferdinand Denis et l'architecte Grandjean de Montigny. Le Brésil qui se construit alors comme Empire indépendant – mettant fin à son passé colonial qui le liait au Portugal, sa métropole dominatrice, apprend grâce au français, l'ordre du style néoclassique, celui légué par les artisans de l'art impérial français. Arts plastiques, architecture, mais aussi curiosité d'ordre botanique grâce à l'œuvre non moins cruciale pour la connaissance des espèces endémiques d'Auguste Saint-Hilaire, de son herbier et de ses écrits ainsi que des dessins de l'explorateur Hercule Florence.

PARIS. Maison de l'Amérique latine : L'Atelier Tropical, dessins, aquarelles de Jean-Baptiste Debret / Jean-Baptiste Debret, peintres, écrivains et savants français au Brésil (1816-1850), **du 19 octobre au 20 décembre 2016**. Exposition présentée à l'occasion des 200 ans de la « Mission française au Brésil ». Maison de l'Amérique Latine, 217, bd Saint-Germain, Paris 7ème ardt.

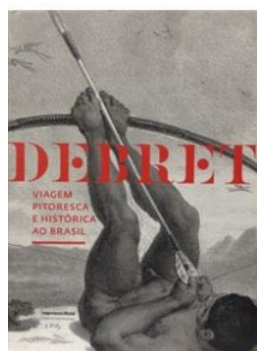
A Rio de Janeiro, les visiteurs soucieux de redécouvrir les traces des Français romantiques au Brésil, pourront parcourir les cimaises de l'exposition présentée par la Pinacothèque (quartier et station de Métro : Bocafogo), surtout se rendre jusqu'au musée Castro Maya, dont la maison, surplombant le quartier Santa Teresa (accessible depuis Lapa / Sala Cecilia Meireles), regroupe les plus beaux dessins et paysages peints

de Jean-Baptiste Debret et ses compagnons de route à Rio et au Brésil.

COLLOQUE. Les 25 et 26 novembre 2016, un colloque scientifique international sur le thème : « Le moment 1816 des sciences et des arts, Regards croisés franco-brésiliens, se tiendra à la Bibliothèque Nationale de France (25 novembre) et à la Maison de l'Amérique latine (26 novembre) ».

BIBLIOGRAPHIE. Trois ouvrages sont disponibles sur le sujet :

1) Le catalogue de l'exposition présentée par La Maison de l'Amérique latine. Format : 132 pages.



2) **Voyage pittoresque et historique au Brésil de Jean-Baptiste Debret**, Jacques Leenhardt, directeur d'ouvrage Imprimerie Nationale/Actes Sud / Hors collection – Parution : novembre 2014 – Format : 21,2 x 28,9 / 640 pages Prix : 79€

3) « Auguste de Saint-Hilaire (1779-1853) un botaniste français au Brésil », publication scientifique du Muséum National d'Histoire Naturelle / publié en juin 2016. Coordonné par Denis Lamy, Marc Pignal, Corinne Sarthou et Sergio Romaniuc-Neto Collection Archives – Format : Tome 22 170 x 240 mm – broché – texte en français et en portugais, 607 pages, 155 figures couleur – ISBN 978-2-85653-782-4 – Prix : 35€ TTC

Illustrations : J.-B. Debret, Promenade du dimanche après-midi 1826 – Aquarelle sur papier – 17,4 x 22,5 cm – Collection Musées Castro Maya Rio de Janeiro

PARIS, exposition : Spectaculaire Second Empire au Musée d'Orsay



PARIS, EXPOSITION : Musée d'Orsay, Spectaculaire Second Empire, 1852-1870 / du 27 septembre 2016 au 16 janvier 2017. Ne vous fiez pas au visuel générique de l'exposition événement du Musée d'Orsay (illustration ci contre) : la pose tranquille, rêveuse, et presque absente de *Madame Moitessier* par le peintre Ingres (1856), incarne bel et bien un âge d'or de la fête, orchestrée par Napoléon

III et ses célébrations collectives, d'un luxe et d'un retentissement uniques dans l'histoire de France. De 1852 à 1870, la France se représente donc et s'affirme en Europe grâce à son image impériale, réalisant de somptueux travaux (nouvel urbanisme parisien, amorce de l'Opéra Garnier...), dynamisant tous les arts pour la seule gloire internationale du style impérial.

Le Second Empire expose ainsi au Musée d'Orsay, ses plus beaux bijoux, où la famille impériale n'hésite pas à se mettre en scène. L'époque est celle d'un éclectisme forcené qui érudit et foisonnant, se joue des références puisées dans les styles passés (néo grec, néo gothique, néo Renaissance, néo Baroque, etc...), la photographie, les Réfusés du Salon qui se regroupent

et inventent l'art moderne, c'est à dire aux côtés de Manet et de Degas, l'impressionnisme, jouent leur propre partition, affirmant de façon parfois provocatrice, l'essor et la justesse de leur approche, quand Gérôme – après Gleyre, récemment exposé à Orsay, revendique un art total, académique et réaliste.



Sur le plan musical, PARIS s'affirme en capitale incontournable, temple inespéré, parfois inaccessible, toujours passionnément envisagé : pour

les compositeurs de l'Europe entière, faire créer son opéra à l'Opéra de Paris – Académie impériale de musique, indique la consécration. Ainsi le genre du grand opéra à la française (inventé par Rossini dans *Guillaume Tell*, puis Meyerbeer et Halévy) attire inévitablement les deux plus grands créateurs romantiques de la seconde moitié du siècle : **Wagner et Verdi** dont respectivement *Tannhäuser* (1861), ou *Don Carlos* (créé en 1867, conçu en français, après *Les Vêpres Siciliennes* de 1855) sont les offrandes spectaculaires pour le coup, élaborés par leurs auteurs, au genre parisien (avec l'obligation codifiée des ballets, mais pas au premier acte, comme a osé le faire Wagner en guise de critique acerbe du milieu français)... Les grands triomphateurs restent cependant, **Ambroise Thomas** (*Hamlet*, 1868) et **Charles Gounod** (*Faust*, 1869), génie de l'opéra français au XIX^e, dont la valeur attend toujours une juste reconnaissance.



L'exposition, riche en correspondances et approfondissements thématiques comble les attentes, celle des amateurs ou des curieux que l'art musical à la fin du XIX^e intéresse particulièrement : une

large section est réservée à l'autre foyer de création lyrique

et musicale, aux côtés de l'Opéra : **le Théâtre Lyrique** et **Les Bouffes Parisiens**. La veine délirante, comique, proche de l'Opéra comique et de l'esprit des Foires, trouve en Offenbach, son génie le plus riche et profond. C'est une seconde scène, plus libre, plus inventive sur le plan de la forme dont sortira triomphale mais après la mort de son auteur (et après la chute du régime), **Carmen de Bizet (1875)**. Le Second Empire est une célébration collective (pour les nantis) mais aussi une période aux évolutions tragiques car le rêve s'achève brusquement en un double traumatisme, en 1870, avec la défaite française contre la Prusse, et dans le sang patriote des Communards.

La société du Second Empire est la première à diffuser et cultiver sa propre image (le portrait s'y renouvelle totalement, forcé à un nécessaire toilettage sous la pression de la photographie) : le spectacle, donc l'opéra et le théâtre musical y règnent sans partage : l'exposition événement au Musée d'Orsay le dévoile grâce à de nombreux témoignages : gravures d'époque, peintures, sculpture, maquettes, ... Parcours incontournable.

[PARIS, Musée d'Orsay. Spectaculaire Second Empire, 1852 – 1870. Jusqu'au 15 janvier 2017.](#)

Opéra, récitals, bals et films d'opéras...

SPECTACLES au Musée d'Orsay... En complément à l'exposition, le Musée d'Orsay propose aussi un cycle d'événements musicaux :

- [l'opéra « Un dîner avec Jacques », compilation truculente d'après les opéras de Jacques Offenbach \(les 29 septembre puis 6, 8, 9 octobre 2016 / **EN LIRE +**\)](#),
- **Récitals lyriques**, le 20 octobre (Marie-Nicole Lemieux), le 17 novembre 2016 (Karine Deshayes), à 20h,
- **Les « Lunchtime »**, **cycle de 7 concerts à 12h30**, du 11 octobre au 13 décembre 2016 (les sœurs Bxzjak, pianistes ; le Trio Dali; Edgar Moreau, Deborah Nemtanu, Natacha Kudritskaya, Chiara Skerath...)
- **Les Opéras filmés** : cycle de projection d'opéras, du 5 novembre au 27 novembre 2016, soit 4 séances à 15h : L'Africaine de Meyerbeer, Roméo et Juliette de Gounod, Don Carlos de Verdi (en version originelle française), Tannhäuser de Wagner (l'opéra qui frappa Baudelaire lequel en écrivit un commentaire mémorable qui lança la vogue inépuisable et toujours actuelle du wagnérisme en France...)
- **Bals dans la Salle des fêtes**, les dimanches de 11h à 17h, les 16 octobre et 13 novembre 2016

[Toutes les infos et les modalités de réservations sur le site du Musée d'Orsay](#)